

*COLLÈGE DE FRANCE*

---

*CHAIRE DE PHILOSOPHIE  
ET HISTOIRE DES CONCEPTS SCIENTIFIQUES*

---

**LEÇON INAUGURALE**

*faite le Jeudi 11 janvier 2001*

PAR

**M. IAN HACKING**

Professeur

---

Monsieur l'Administrateur,

Mes chers collègues,

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes aujourd'hui étrangement dépourvus de certitude dès lors qu'il s'agit de préciser ce qui, dans le monde, est l'œuvre de l'homme et ce qui est l'œuvre de Dieu, ou, selon l'expression consacrée, de la « nature ». Quelle est la part de nos travaux ? Quelle est la part qui se trouve totalement déterminée indépendamment de nous ? On a beaucoup discuté ce point lors de la décennie passée, souvent à l'aide du slogan de la « construction sociale ». J'espère que cette expression, et même une partie du débat, seront bientôt dépassées. Mais je doute que l'on puisse jamais en finir avec ce genre de questions qui me semblent bien à même de troubler l'esprit humain. Je ne suis donc pas de ceux qui parlent de la fin de la philosophie, ou de la métaphysique. Je pense même que nous ne faisons souvent qu'opérer une transmutation de questions anciennes dont certains aspects capitaux sont néanmoins laissés intacts. On a l'impression d'en avoir fini avec ses ancêtres, alors qu'en fait on ne fait que reprendre sous un autre jour ce qui était au cœur même de leur insatisfaction.

Mais faut-il parler d'insatisfaction ? Oui, car, au moins depuis Kant, il est fréquent de trouver à l'origine des travaux des philosophes, des problèmes, des antinomies et des motifs de perplexité. Aristote lui-même disait qu'en philosophie la bonne méthode consiste à relever des contradictions dans les croyances populaires, ou encore des antagonismes entre l'opinion générale et les croyances des sages. Il appelait cela des apories. Cette façon de voir fait ressembler la philosophie aux récriminations de vieux ronchons s'évertuant à redresser ce qui est tordu. Peut-être vaudrait-il mieux accorder, avec Merleau-Ponty, que « le monde et la raison ne font pas problème ; disons, si l'on veut, qu'ils sont mystérieux, mais ce mystère les définit, il ne saurait être question de le dissiper par quelque "solution" ». Et Merleau-Ponty poursuit, avec une remarque bien digne de constituer la devise d'une chaire de philosophie et d'histoire des concepts scientifiques : « La vraie philosophie est de réapprendre à voir le monde, et en ce sens une histoire racontée peut signifier le monde avec autant de "profondeur" qu'un traité de philosophie <sup>1</sup>. »

Il n'y a pas forcément de contradiction entre s'intéresser à des « problèmes » et chercher à voir le monde sous un angle nouveau. Les travaux les plus féconds des philosophes qui cherchent à résoudre des problèmes sont motivés par une sorte d'effarement, ou de stupéfaction, devant l'aspect déroutant des choses les plus ordinaires qui soient. Kant a commencé par demander : « Comment les mathématiques pures sont-elles possibles ? » Nos maîtres ont même été tellement étonnés qu'ils en sont venus à proposer des théories *absolument* bizarres sur la nature de cette discipline. Il me suffit de rappeler les noms de Platon, Descartes, Leibniz, ou Wittgenstein. Quiconque a jamais ressenti ce qu'est une preuve mathématique comprend leurs interrogations. Un débat récent entre deux de nos collègues, Alain Connes et Jean Pierre Changeux, témoigne d'ailleurs – si besoin était – de la vitalité de ces problèmes <sup>2</sup>.

Comme mes prédécesseurs tels que Jules Vuillemin, j'ai l'intention d'aborder ce genre de sujets, mais dans le cadre d'un projet plus vaste visant à comprendre quels types de raisonnements sont utilisés dans les sciences. Pour moi, les mathématiques sont des sciences comme les autres, étant entendu qu'elles ne sont pas de type expérimental. Or dans les sciences, on peut avoir recours à des styles de raisonnements très divers. Le style de

---

<sup>1</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. XVI.

<sup>2</sup> Cf. Alain Connes et Jean-Pierre Changeux, *Matière à penser*, Paris, Odile Jacob, 1989.

raisonnement le plus puissant, celui qui a rendu possible le monde moderne, celui qui a irrémédiablement bouleversé l'univers – de fond en comble –, celui qui transforme et réinvente le monde actuel, c'est, sans aucun doute, celui que j'appelle le style du laboratoire, celui qui a émergé il y a quatre cents ans.

Autrefois, on étudiait, on observait, on spéculait sur des phénomènes. Aujourd'hui, on fabrique des phénomènes, on les isole, on les purifie. Evangélista Torricelli créa un vide – un néant – en mettant un tube de verre avec du mercure sens dessus dessous. Par la suite, dans son laboratoire Robert Boyle produisit de nouveau ce phénomène tout en perfectionnant sa pompe à air. Les premières qu'il fabriqua lui coûtèrent une bonne part de sa fortune personnelle et absorbèrent les subsides que lui accorda le gouvernement anglais. Une vingtaine d'années plus tard, les fabricants parisiens mettaient en vente des modèles bon marché produisant des vides meilleurs que ceux jamais produits par Boyle. Thomas Hobbes en vit l'annonce placardée sur un mur. Il détestait l'univers élitiste des savants, leur langage inaccessible au vulgaire, et leurs manipulations privées. « Comme si la nature ne prodiguait pas assez de phénomènes, protestait-il. Comme si tout le monde n'avait pas accès aux phénomènes naturels. Quel besoin de toutes ces manœuvres de laboratoires, faites en petit comité devant un cercle restreint d'experts ? » Hobbes n'était plus très jeune ; mais voilà qu'en se lamentant sur l'avenir, il anticipait exactement ce qui allait advenir. Les hommes allaient créer des phénomènes nouveaux, et cela lui faisait horreur. Mais il jouait perdant. Il assistait à l'arrivée de la science de laboratoire, celle qui n'observe pas les opérations de la nature mais opère sur elle. Un jour viendra, peut-être, où l'on aura oublié la plus grande partie de ce que l'Europe a exporté dans le monde, ou même ce qu'elle en a extrait. Peut-être à une seule exception : le style de raisonnement inspiré par le laboratoire.

Il y a bien d'autres styles de raisonnement. L'un d'entre eux, auquel j'ai peut-être consacré une part trop importante de ma vie, est le style statistique. Il a totalement modifié l'expérience que nous faisons du monde dans lequel nous vivons au jour le jour, un monde intégralement marqué du sceau de la probabilité : la sexualité, le sport, la maladie, la politique, l'économie, l'électron. Le triomphe de la probabilité fut concocté au dix-neuvième siècle, et mis au point au vingtième. Impossible de lui échapper. Jacques Bouveresse a vu en Robert Musil l'emblème de cette ère nouvelle<sup>3</sup>. À ce sujet, je vais vous raconter une petite anecdote. À l'origine d'une bonne partie des travaux historiques et philosophiques récents sur la probabilité, il y a un groupe de recherche qui travaillait à Bielefeld en 1983. Ceux de ses membres qui n'étaient pas germanophones se rencontraient dans un club de lecture pour perfectionner leur allemand. Ils jetèrent leur dévolu sur Musil qu'ils lisaient et discutaient. Et pourtant, au fil de toute cette année, il n'est venu à l'esprit d'aucun d'entre nous que Musil soit le parfait symbole de la révolution probabiliste. Pour cela on attendait M. Bouveresse.

Pour en revenir aux styles de raisonnement, ces styles émergent dans des contextes tout à fait spécifiques. Je dois cette idée de style à Ludwik Fleck, l'épidémiologiste polonais qui, en 1935, écrivit sur les *Denkstile*. Il avait pris pour exemple le test de Wasserman pour dépister la syphilis, une affaire s'étendant sur plusieurs décennies. Ce qui m'intéresse est plutôt une histoire des sciences s'inscrivant dans la longue durée. Bien que parfaitement compatible avec la microsociologie des sciences en vogue à l'heure actuelle, son but est tout autre. Mais il se rapproche de celui de Pierre Bourdieu, tel que je le conçois. Au moins, quand il écrit :

---

<sup>3</sup>. Cf. Jacques Bouveresse, *L'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Combas, Éditions de l'Eclat, 1993.

« Il faut admettre que la raison n'est pas tombée du ciel, comme un don mystérieux et voué à rester inexplicable, donc qu'elle est de part en part historique ; mais on n'est nullement contraint d'en conclure, comme on le fait d'ordinaire, qu'elle soit réductible à l'histoire. C'est dans l'histoire, et dans l'histoire seulement, qu'il faut chercher le principe de l'indépendance relative de la raison à l'égard de l'histoire ; ou, plus précisément, dans la logique proprement historique, mais tout à fait spécifique, selon laquelle se sont institués les univers d'exception où s'accomplit l'histoire singulière de la raison<sup>4</sup>. »

Néanmoins, mon objectif est métaphysique, et ce qui me tient à cœur, c'est la vérité elle-même, ou, plus exactement, comment un style de raisonnement introduit de nouvelles façons de trouver la vérité. Car je prétends que chaque style introduit, en matière de preuve et de démonstration, son propre type de critères, et qu'il détermine les conditions de vérité propres aux domaines auxquels on en vient à l'appliquer. Ceci me conduit à des thèses tout à fait radicales sur la vérité et l'objectivité, et sur la réalité des objets scientifiques eux-mêmes. Un style de raisonnement est plus qu'un ensemble de techniques destinées à mettre en évidence de nouveaux types de faits, à les intégrer dans cet univers dans lequel nous vivons, pensons et agissons ensemble. Je prétends même qu'un style crée ses critères de vérité. Il s'auto-justifie.

Cette idée qu'un style s'auto-justifie n'est pourtant pas aussi originale qu'il paraît : elle renvoie à la conception vérificationniste de la signification, une théorie passée de mode depuis bien longtemps. Elle ne conduit pas à un subjectivisme. L'auto-justification, loin d'impliquer une espèce quelconque de subjectivisme, joue un rôle proprement fondamental pour l'objectivité et la reproductibilité scientifiques. Elle est un pilier de la stabilité des sciences.

Chaque style de raisonnement introduit et étudie un nouveau domaine d'objets. Chaque style introduit aussi une nouvelle classe d'objets, et alimente à son sujet un débat du type réalisme/antiréalisme. Pour se limiter à des exemples des plus familiers, on peut citer la réalité des objets mathématiques avec – sous sa forme la plus extrême – l'opposition entre platonisme et constructivisme mathématique. On peut encore évoquer les débats sur la réalité des entités non observables propres aux sciences théoriques. Chaque style est à l'origine d'une controverse ontologique : ces nouveaux objets existent-ils vraiment, ou bien sont-ils des créatures de l'esprit humain ? Les électrons sont-ils réels, ou sont-ils seulement des instruments intellectuels permettant de penser et d'organiser des phénomènes ? Les nombres, ou le continu, existent-ils vraiment, ou ne sont-ils que des constructions faites par des êtres humains, sous la contrainte de leur enveloppe génétique (pour utiliser une image de M. Changeux) ? Chaque style de raisonnement scientifique aura sa controverse de ce type, dans un registre qui lui est propre.

\*

\*\*

Mais commençons plutôt par ce qui est à la fois une nécessité pour la pensée elle-même, et l'essence d'un des styles de raisonnement scientifique : le style classificatoire et taxonomique. Je veux parler ici du processus de classification. Il est au cœur des sciences taxonomiques, de la systématique botanique et zoologique. Aujourd'hui encore, le système naturel de classification fait l'objet de stupéfiants débats. Et on se retrouve face au même vieux débat ontologique. Quelles classes sont réelles ? L'espèce, le genre, la famille, le phylum ? Et parmi celles-ci, lesquelles ont été introduites pour les besoins d'un agencement

---

<sup>4</sup>. Pierre Bourdieu, *Méditation pascaliennes*, Paris, Seuil, 1998, p. 130-1.

méticuleux en arbre, et lesquelles représentent la manière dont s'organise réellement le monde vivant ?

Au Moyen Âge, les scolastiques débattaient du réalisme et du nominalisme. Les uns prétendaient que l'on peut trouver dans la nature des classes qui existent réellement, alors que, selon les autres, nous sommes les seuls responsables du regroupement des choses en classes, les noms ne dénotant pas une véritable espèce d'individus. Pour les nominalistes, il n'y a dans le monde que des entités individuelles. Classes, groupes et genres ne sont que des fictions. Autrefois, on faisait de ces fictions un produit propre à l'esprit humain. Aujourd'hui, on les envisage comme un produit de la société et de l'histoire. L'argumentation diffère, mais les problèmes gardent quelque chose d'étrangement familier. Même si en elles-mêmes ces controverses ne m'intéressent pas directement, on peut cependant en apprendre quelque chose. Peut-être sommes nous à la fois trop proches des anciens et des débats récents. C'est pourquoi je vais me placer sur un terrain plus neutre en me référant à deux auteurs très différents, l'un écrivant il y a tout juste un siècle, l'autre un peu plus d'un siècle, l'un français, l'autre allemand, deux hommes que l'on voit rarement mis côte à côte, Pierre Duhem et Frédéric Nietzsche. Commençons par Duhem, qui écrit en 1906 :

« On a souvent comparé le progrès scientifique à une marée montante. [...] Celui qui jette un regard de courte durée sur les flots qui assaillent une grève ne voit pas la marée monter ; il voit une lame se dresser, courir, déferler, couvrir une étroite bande de sable, puis se retirer en laissant à sec le terrain qui avait paru conquis ; une nouvelle lame la suit, qui parfois [...] n'atteint même pas le caillou que celle-ci avait mouillé. Mais, sous ce mouvement superficiel de va-et-vient, un autre mouvement se produit, plus profond, plus lent [...], mouvement progressif qui se poursuit toujours dans le même sens, et par lequel la mer monte sans cesse. Le va-et-vient des lames est l'image fidèle de ces tentatives d'explication qui [...] ne s'avancent que pour s'écrouler ; au dessous se poursuit le progrès lent et constant de la classification naturelle dont le flux conquiert sans cesse de nouveaux territoires, et qui assure aux doctrines physiques la continuité d'une tradition<sup>5</sup>. »

Je ne cite pas Duhem parce qu'il aurait une approche exceptionnelle du progrès scientifique. Il n'empêche qu'il y a des choses frappantes dans sa façon de voir. En particulier, on ne progresse pas à coup de théories explicatives de plus en plus profondes. Bon nombre de nos collègues physiciens pourraient objecter que c'est précisément ainsi qu'a triomphé la physique théorique moderne. Pierre Duhem partageait avec Henri Poincaré, son contemporain, un profond scepticisme concernant la vertu des explications. C'était dans l'air du temps, comme on en trouve l'expression en Allemagne chez Heinrich Hertz et Ernst Mach. Selon Duhem, l'histoire des théories expliquant la lumière est une succession de mutations, de révolutions, abandonnées les unes après les autres. De ce point de vue, il était, à proprement parler, un précurseur de Gaston Bachelard et de Thomas Kuhn. Mais ce qu'il trouvait également frappant, c'était la stabilité dont faisait preuve la discipline qui était la sienne : la physique.

Ce qu'écrit Duhem sur cette stabilité et cette croissance sort vraiment de l'ordinaire, du moins selon le point de vue qui est aujourd'hui le nôtre. D'après lui, les explications sont foncièrement instables. À l'inverse, la manière de classer les phénomènes est un modèle de stabilité et se développe à chaque nouvelle vague théorique. Dans les sciences, les classifications se développent, croissent en exactitude, et perdurent. L'idée qu'il se faisait d'une classification, il en prit le modèle dans les sciences de la vie. Il connaissait pourtant

---

<sup>5</sup>. Pierre Duhem, *La Théorie physique : son objet et sa structure*, Paris, Chevalier & Rivière, 1906, p. 38.

bien la vivacité des querelles relatives aux justes principes à suivre pour classer les êtres vivants – querelles encore d’actualité aujourd’hui. Mais il croyait qu’en elles-mêmes, les taxonomies reflètent toujours mieux une sorte de structure sous-jacente du monde vivant, et cela même si l’on ne parvient jamais à un accord final la concernant. En physique, il pensait qu’on regroupe progressivement les phénomènes de façons tout à fait inattendues. Son exemple favori était l’histoire de la lumière visible, c’est-à-dire la représentation toujours plus stable de l’ensemble du spectre électromagnétique, compris comme une vaste famille de phénomènes se répartissant en différents genres. Là aussi, on en était venu à reconnaître de nouvelles espèces, par exemple, la lumière polarisée et la lumière non polarisée.

J’ai choisi Duhem parce qu’il est un exemple de philosophe profondément enclin à croire en des classifications naturelles stables, se développant, et perdurant, et cela pas uniquement dans le domaine du vivant mais aussi dans toutes les branches scientifiques. Cependant le terme même de « naturel » est profondément idéologique. La controverse sur les aliments génétiquement modifiés, par opposition à ceux qui sont « naturels », en montre un usage des plus récents. Dans l’histoire de la classification, c’est peut-être à Michel Adanson qu’il revient d’avoir été le premier à mettre à contribution le mot “naturel”. La classification de Linné, elle, reposait sur le sexe et les organes reproducteurs. Adanson, lui, proposa une méthode de classification reposant sur la fonction. Sa méthode était naturelle, alors que le système de Linné était artificiel. « Ma classification est vraie, la vôtre est fausse, aurait-il pu dire : je suis bon, vous êtes mauvais. » Ce discours sur les familles naturelles conduisit à toute une doctrine de groupes naturels, de genres naturels et d’espèces naturelles. C’est sur cette base que John Stuart Mill amena les philosophes anglais à créer toute une philosophie des “*natural kinds*”. Elle est encore en pleine floraison en Amérique, grâce aux œuvres de W.V Quine, Hilary Putnam, et Saul Kripke.

En des temps aussi anciens que l’époque d’Aristote, l’idée de nature a fourni le moyen de travestir l’idéologie, histoire de paraître parfaitement neutre. Aucune étude portant sur une classification ne peut échapper à l’obligation d’examiner les racines de cette idée et de montrer comment elle a été mise à contribution par différentes idéologies, et cela même à notre époque. Et aucune étude du mot « naturel » ne peut manquer d’aborder cet autre grand mot chargé d’idéologie, « réel ». Ces mots sont tellement pratiques dans la vie courante, mais ils se montrent fuyants, trompeurs, et traîtres, et il n’est pas déplacé de parler même de faux amis, lorsque des philosophes les mettent à contribution.

Duhem dit que nos classifications deviennent toujours plus stables quand se développent les sciences. Une vingtaine d’années avant la parution du livre de Duhem sur la nature de la physique, Nietzsche était en Italie, où il publia un recueil d’aphorismes ayant chacun la longueur d’un paragraphe. Le titre en est à la fois allemand et italien : *Die fröhliche Wissenschaft* : « *la gaya scienza* ». On le connaît comme *Le Gai Savoir*. L’un de ces aphorismes est le suivant :

« *Le nom des choses* importe infiniment plus que ce qu’elles sont. La réputation, le nom, l’aspect, l’importance, la mesure habituelle et le poids d’une chose – à l’origine le plus souvent une erreur, une qualification arbitraire, jetées sur des choses comme un vêtement, et profondément étrangères à leur esprit, même à leur surface – par la croyance que l’on avait en tout cela, par son développement de génération en génération, cela s’est peu à peu attaché à la chose, s’y est identifié, pour devenir son propre corps ; l’apparence primitive finit par devenir presque toujours l’essence, et fait l’effet d’être l’essence. Il faudrait être fou pour s’imaginer qu’il suffit d’indiquer cette origine et cette enveloppe nébuleuse de l’illusion pour détruire ce monde considéré comme essentiel, la fameuse “réalité” ! – Mais n’oublions pas non plus

ceci : il suffit de créer des noms nouveaux, des appréciations, et des probabilités nouvelles pour créer à la longue des choses nouvelles.<sup>6</sup> »

On pourrait bâtir toute une leçon inaugurale sur ce simple texte. Il ne suffit pas de montrer du doigt des illusions pour en venir à bout, ou de se contenter de les tourner en ridicule. On n'échappe pas aux classifications en proclamant qu'elles sont des productions historiques, sociales, et mentales. Nous vivons dans un monde classifié, que l'on pourrait déconstruire pour s'amuser, mais nous aurons besoin de ces structures pour penser, en attendant qu'elles soient modifiées, non pas par déconstruction, mais par construction, par création. L'aphorisme de Nietzsche s'ouvre par trois petits mots allemands : *Nur als Schaffende : Comme créateurs seulement !*

Après cette remarque négative, une remarque positive concerne la façon d'être des créateurs. Avec de nouveaux noms, de nouveaux objets viennent au monde. Pas très vite. Seulement avec l'usage, seulement après une première couche, puis une seconde, etc. Ce n'est pas une création qui commence par l'essence d'un nouvel objet, mais par sa peau, par sa surface, par ce avec quoi on interagit. Par ce sur quoi on intervient superficiellement. Peu à peu on lui donne corps, un corps qui finit par se solidifier et par donner l'impression d'une essence – une essence que l'on a mise au monde.

Nommer ne suffit jamais pour créer. Si l'on a un grief contre Nietzsche, c'est que même lui est encore un philosophe, encore trop attentif à ce que l'on dit et pas assez à ce que l'on fait. Nommer occupe des lieux, des sites particuliers, et se produit à des moments précis. Pour qu'un nom puisse commencer son travail de création, il a besoin d'autorité. Il lui faut être mis en service au sein d'institutions. Un nom prend ses fonctions seulement quand une histoire sociale est elle-même à l'œuvre. Nietzsche jugeait tout cela probablement trop évident pour mériter d'être mentionné.

Des objets viennent au monde. La philosophie a un mot technique pour parler de l'étude de l'être : l'ontologie. Nietzsche parle de l'apparition et de la disparition d'objets et des genres d'objets. Il parle, pour ainsi dire, d'ontologie historique. C'est là une expression que Michel Foucault utilisait en 1982. Aussi, le moyen le plus concis pour payer la dette de certains de mes travaux aux idées et aux pratiques de Michel Foucault est de mentionner un livre que je vais publier dans le courant de cette année. Le titre en est, tout simplement, *Historical Ontology (Ontologie Historique)*<sup>7</sup>. Mais Michel Foucault fit bien plus que de l'ontologie historique. Il a contribué à faire advenir des choses. Son ontologie était tout autant *créative* qu'historique. *Nur als Schaffende !*

\*

\*\*

Pierre Duhem était un physicien, un historien des sciences de la nature et un catholique fervent. Aussi ne faut-il pas s'attendre à le voir tomber d'accord avec Nietzsche sur quoi que ce soit. J'ai cité des extraits de *La Théorie Physique* et de *Die fröhliche Wissenschaft*, et on ne conçoit généralement pas la physique comme quelque chose de *fröhlich* – de joyeux. Mais ces deux hommes ne sont pas aussi étrangers l'un à l'autre qu'il le paraît. Aucun d'eux ne parle du commencement d'une classification. Ils faisaient allusion à ce qui se produit lorsqu'une classification perdure, évolue, est remise en question, critiquée, ou abandonnée. Les thèses de Duhem portent sur la croissance et la stabilité. Celles de Nietzsche sur une stabilité qu'il

<sup>6</sup>. Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir : « la gaya scienza »*, traduction par H. Albert, revue par M. Sautet, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1993, § 58.

<sup>7</sup>. Ian Hacking, *Historical Ontology*, Harvard UP, 2002.

trouvait détestable, mais dont une création, de nouvelles dénominations, un nouvel agencement, pourraient venir à bout. Pour une fois, je vais m'efforcer d'être aussi peu imaginaire que possible, et proposer l'idée que ces deux auteurs avaient surtout en tête deux types différents de domaines de classification. Il s'agirait, pour Duhem, des phénomènes prétendus naturels de la physique, et, pour Nietzsche, principalement des phénomènes humains, *Menschliches*, *Allzumenschliches* – humains, trop humains. Réfléchissons maintenant à ce que signifie créer de « nouveaux noms » ou encore créer des personnes et leurs comportements. Examinons d'abord la cour de récréation, puis les sciences humaines.

Quand j'étais enfant, certains petits voyous lançaient des insultes. On leur répondait (par une comptine) : « *Sticks and stone will break your bones but names with never hurt you !* » — « Un bâton ça fait mal, un caillou ça fait mal, mais les mots ça f'ra pas d'mal à une mouche ». Nous n'en étions pas absolument sûrs. Les mots peuvent blesser. Se traiter de noms d'oiseaux est censé faire mal. Les noms nous touchent de mille autres manières. Ça change tout de se voir traité de « génie », ou même de se voir traité de « gros ». Et d'autant plus quand on se prête au jeu. Dans sa biographie de Wittgenstein, Ray Monk prétend que le philosophe ressentait, appréciait, mais se sentait également torturé par « le devoir de génie »<sup>8</sup>. Les noms nous travaillent. Ils nous changent, et ils changent notre manière de voir notre propre vie et de nous engager dans le futur.

Les noms fonctionnent différemment à des époques différentes, car on leur associe des choses tout à fait différentes. Hannah Arendt pensait que l'idée même de génie était une invention des premiers romantiques allemands. Julia Kristeva en trouve la racine bien avant, à l'occasion d'une intervention divine accordant une vision inspirée à un saint ou à une sainte. Aujourd'hui, le génie se mesure par référence au sommet de l'échelle d'un test d'intelligence.

Les noms ne fonctionnent pas tout seuls, comme de simples sons ou des marqueurs. Ils font partie d'un monde immense de pratiques, d'institutions, d'autorités, de connotations, d'histoires, d'analogies, de souvenirs, de fantasmes. Dans la cour de récréation, un enfant s'entend baptisé « gros lard » ou « patapouf ». C'est blessant, mais seulement parce qu'on méprise la graisse. En d'autres lieux et d'autres temps, on aurait pu trouver rassurant d'être gros. Le mot « gros » n'agit pas sur nous inopinément, mais parce qu'il est encadré par un monde de significations, de médecins, de compagnies d'assurance, d'amants, et de régimes amaigrissants. Idem pour le « sex appeal » : les images contemporaines de femmes dévêtues, si attirantes pour les hommes, ne ressemblent en rien à celles peintes par Rubens ou Renoir. Quant au monde de ceux qui se savent gros, c'est un univers rempli d'instruments : de balances, de mètre-rubans, de tables dressées par des spécialistes en statistique. C'est un univers de normes.

Analyser les classifications humaines, c'est analyser des mots classificatoires dans les lieux où ils fonctionnent, c'est analyser les relations entre locuteurs et auditeurs, c'est analyser des descriptions externes et des sensibilités internes. Il n'en va pas tout à fait de même pour le mot « bâton » et les bâtons, ou le mot « caillou » et les cailloux.

Notre univers aurait pu être différent. Certaines personnes croient que parler aux plantes les affecte. Admettons, mais certainement pas parce que les plantes comprennent ce qu'on leur dit. Certaines personnes croient que prononcer quelques mots au lancement d'un navire influe sur sa destinée. Admettons, mais certainement pas parce qu'un navire comprend ces mots. Dans un monde plus vivant que le nôtre, les choses – et je dis bien les *choses* – seraient différentes. Je ne vis pas dans ce genre d'univers. Toutefois, il nous faudra bien consacrer un

---

<sup>8</sup>. Ray Monk, *Ludwig Wittgenstein. The Duty of Genius*, Londres, Jonathan Cape, 1990 ; *Wittgenstein. Le devoir de génie*, traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld, Paris, Odile Jacob, 1993.

peu de temps à l'examen soigneux de cas limites, d'entités qui ne sont pas tout à fait humaines mais qui sont néanmoins un peu plus qu'un vulgaire bâton. Les chiens et les chats comprennent leurs maîtres. Que dire des « cyber organismes », les *cyborgs* ?

Nous ne sommes peut-être pas bien loin de cette différence fondamentale qu'il y a entre sciences de la nature et sciences humaines. Les sciences dites humaines, ou sociales, ne diffèrent pas foncièrement des sciences dites de la nature sous prétexte qu'elles traitent de ce que l'on appelle des constructions sociales. Elles n'en diffèrent pas non plus parce qu'elles font appel à la compréhension (au *Verstehen*) plus qu'à l'explication, à la prédiction et au contrôle. Elles en diffèrent parce qu'il y a une interaction dynamique entre les classifications développées dans les sciences sociales, et les individus ou les comportements qui se trouvent classés. En qualifiant un type de personne ou de comportement, on peut l'affecter directement au point même de le transformer. C'est pour cela qu'il peut arriver que changent les caractères spécifiques d'individus. Et ces changements rendent nécessaire de réviser ce que l'on sait de ces individus, et même de retoucher nos classifications. J'ai appelé cela *l'effet de boucle des spécifications humaines*. Et je ne suis en rien dogmatique en matière d'humain, car si nous commençons à vivre au milieu des cyborgs ou à devenir des cyborgs, je crois que la rétroaction biologique va faire partie de nos vies quotidiennes. Le bouclage classificatoire va continuer en parallèle, peut-être jusqu'à ce que tous deux se confondent dans un monde que personne ne peut prédire.

Les sciences sociales, systématiques aussi bien qu'institutionnalisées, ont entre leurs mains toute une batterie de données statistiques et d'analyses informatiques s'appuyant sur des classifications de personnes. On considère comme acquis que ces classifications fonctionnent de la même façon que celles utilisées dans les sciences de la nature. Mais, en fait, celles des sciences sociales cherchent à atteindre des cibles mouvantes, à savoir des personnes et des groupes de personnes qui peuvent changer, en particulier parce qu'elles savent comment elles sont classifiées.

Le cas des sciences médicales est particulier. Ce ne sont, ni tout à fait des sciences naturelles, ni tout à fait des sciences sociales. D'un côté, les sciences médicales – dont la psychiatrie – cherchent à découvrir les causes organiques fondamentales des maladies. Dans le cas de troubles psychiatriques, ceux-ci peuvent être biochimiques, neurologiques, ou les deux à la fois. Il existe une très forte tendance à chercher des antécédents héréditaires à de nombreuses maladies, dont certaines formes de folie. En même temps, notre façon d'être malade, nos actions, notre conduite, nos attitudes, et nos émotions sont classifiées selon des critères très humains.

On a pu dire que les systèmes actuels de diagnostic et de traitement contribuent eux-mêmes à produire le genre de comportement anormal caractéristique de la maladie. Classification et diagnostic sont alors construits, et cette construction interagit elle-même avec les personnes perturbées et contribue à produire leur comportement qui, à son tour, confirme le diagnostic.

Certaines classifications sont ici particulièrement importantes. Ce sont celles qui, une fois assimilées par les personnes et de leur entourage, et une fois impliquées dans des institutions, modifient en retour la manière dont ces personnes s'éprouvent elles-mêmes. Ceci peut aller jusqu'à une modification de leurs sentiments et de leurs comportements, et cela en partie pour avoir été répertoriées de telle ou telle manière. Ce type de classification est *interactif*. Cette formulation est un peu barbare ; mais elle a au moins le mérite de mettre en scène les actants, les actions, et leurs moyens. Le mot *inter* souligne comment interagissent les personnes et la classification. Il montre aussi comment les *actants* prennent conscience

d'eux-mêmes dès lors qu'ils ont été classifiés de telle ou telle manière : la façon dont ils sont traités ou institutionnalisés ne compte pas pour peu dans ce qui les fait se prendre au jeu.

Certaines de ces interactions peuvent être fortes. Ce qu'on savait de personnes classifiées d'une certaine façon peut devenir faux parce qu'elles ont changé sous l'effet de cette classification et de la nouvelle façon de se concevoir qui en résulte, ou encore en conséquence du traitement qu'elles ont subi du fait de cette classification. Il y a donc là ce que j'ai appelé un effet de boucle.

La notion de classification interactive est vague mais utile. Bon nombre de classifications diffèrent fondamentalement du type de classifications humaines que je viens de mentionner. Ni les électrons, ni les chaises, ne sont doués de compréhension. Quel nom donner à ce dernier genre de classification ? Classification *indifférente* fera l'affaire. La classification « électron » est indifférente dans la mesure où appeler un électron "électron" ne lui fait ni chaud ni froid. Rien de surprenant ici, car il n'est pas lucide et ne va certainement pas changer ses habitudes du fait qu'il sait comment l'électron est classifié.

Un nom plus abstrait pour désigner ce type de recherche est « dynamique des classifications humaines ». Il y a sans doute là tout un champ d'étude, mais une nuée de questions s'élève aussitôt. Les hypothèses implicites ou explicites que j'ai faites peuvent toutes, sans exception, être remises en question. Et il se peut bien que je n'aie fait qu'esquisser un domaine possible d'investigation – comment les classifications nous affectent, et comment nous créons de nouvelles classes. Ce sont là quelques exemples de ce en quoi peut consister ce que j'appelle « façonner les gens ». Et, bien que ce domaine touche à toute une gamme de disciplines et de sous-disciplines, de la théorie de la dénomination aux sciences cognitives, il n'existe pas de corpus orthodoxe d'études philosophiques sur les classifications humaines. En revanche, il y a, en philosophie, une tradition portant sur les classifications des objets rencontrés dans la nature. Il s'agit, pour reprendre une tournure de Bertrand Russell, de « la doctrine des espèces naturelles ». Elle est directement issue des premiers jours de débat entre le système et la méthode, entre Linné et Adanson. John Stuart Mill l'a exportée de la botanique, et en a fait un élément central de la philosophie analytique où elle prospère encore aujourd'hui. Personne dans cette tradition n'a jamais vu combien le mot « naturel » lui-même, apparemment si transparent, est polémique et idéologique, cachant sous son air innocent toute une théorie sur les places, les rôles, les obligations des êtres humains, et sur notre place dans le monde.

Comme vous pouvez le constater, j'ai procédé en allant du général au particulier. Je vous ai parlé des styles de raisonnement dans les sciences. J'ai ensuite abordé ce qui paraît le plus facile à comprendre, le style classificatoire et taxonomique. J'ai indiqué en quoi nous sommes affecté par les classifications interactives et j'ai évoqué un effet de boucle s'appliquant aux genres humains, effet qui peut paraître difficile à comprendre. On peut considérer comme acquises les classifications indifférentes que l'on trouve dans les sciences naturelles. Mais je vous demande maintenant d'y réfléchir, ainsi qu'à l'idée de nature qu'elles présupposent. C'est pourquoi cette année, je vais commencer par une étude des soi-disant classifications naturelles. Et ceci doit conduire à l'étude de l'idée même de nature, prise dans certains de ces usages particuliers et locaux. Nous aurons à méditer quelques mots de Pascal sur lesquels je conclurai. Il les destinait à un contexte très spécifique. Ces quelques mots de son cru sont donc utilisés en dehors du contexte qu'il visait ; on peut néanmoins les entendre d'une oreille nouvelle, dans le cadre d'une application aux classifications naturelles :

« Mais qu'est ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas nature ? J'ai grand'peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature<sup>9</sup>. »

---

<sup>9</sup>. Pascal, *Pensées*, N° 93 dans l'édition de Léon Brunschvig.